X

CLAUDIA ET LA COMPOSITION DU LIVRE XII DE LA *THÉBAÏDE* DE STACE

par Roger LESUEUR
Professeur émérite à l'Université de Toulouse-Le Mirail

SOMMAIRE. — *La seconde moitié (l. VII-XII) de la* Thébaïde *de Stace est divisée en six livres, dont chacun s'achève sur la* ***mort de l'un des chefs argiens****. Ainsi, après les meurtres réciproques d'Etéocle et de Polynice au livre XI, la progression du poème ne laisse plus rien à désirer ; mais le livre XII est occupé par les funérailles, et* ***les femmes y jouent un rôle majeur****, en s'opposant au décret impie de Créon. Il est vraisemblable que Claudia, l'épouse même de Stace, ait inspiré à son mari,* ***au labeur duquel elle s'associait****, d'écrire cette dernière partie de la* Thébaïde *consacrée à l'éloge des épouses, ou que le poète lui-même ait voulu* ***rendre ainsi hommage à l'épouse qu'il aimait en magnifiant ainsi les femmes****. On peut supposer que ce désir a fait un certain tort au plan raisonné de la* Thébaïde, *car le livre XII, après l'épouvantable discorde fraternelle, se remet à décrire des exploits et des combats nouveaux, et offre aux lecteurs une fin hésitante.*

EPITOME. — *Altera dimidia pars (VII-XII) P. Statii* Thebaidos *in sex libros diuisa est quorum quisque* ***in narratione mortis unius ex Argiuis ducibus*** *finem habet. Postquam igitur in XI Eteocles et Polynices alter alterius manu perierunt, nihil iam in motu poematos desideratur, sed liber nouus XII funerum iustis confertur in quo* ***partem mulieres maximam agunt*** *dum impio Creontis decreto repugnant. Verisimile est Claudiam, uxorem ipsam Statii,* ***in consociato labore*** *marito suo mentem iniecisse ut illam ultimam* Thebaidos *partem uxorum laudi impertitam scriberet aut poetam ipsum sic* ***uxorem amatam tanta muliebri magnificentia honorare*** *uoluisse. Putandum est hanc uoluntatem uitio cuidam dispositionis et rationis* Thebaidi *fuisse cum liber XII, post fratrum horrendam discordiam, res et pugnas nouas iterum describat et terminum incertum legentibus praebeat.*

La *Thébaïde* de Stace nous est parvenue, par chance, dans son intégralité avec ses 12 livres complets sans indices de corruptions textuelles ou de lacunes majeures ; on peut, d'autre part, légitimement penser que le long poème que nous lisons aujourd'hui fut composé, achevé et édité tel que l'auteur le souhaitait après environ 12 années de travail assidu. Rien en effet ne laisserait entendre dans les confidences du poète à certains dédicataires des *Silves* que la *Thébaïde* dût subir le sort de l'*Énéide* dont Virgile avait, comme on sait, exigé la destruction. Dans ces conditions les chercheurs s'avancent sur un terrain évidemment plus sûr, moins fragilisé en tout cas qu'ailleurs, quand il s'agit d'imaginer ce que l'auteur avait ou aurait voulu faire et tout particulièrement, bien sûr, pour ce qui est de la construction globale de l'ouvrage. De là le grand nombre de travaux consa-

crés à l'architecture de la *Thébaïde*, à ses grandes articulations, aux principes générateurs de l'action.

Notre propos n'est pas ici d'entrer dans ce type de débats, qui d'ailleurs ne se limite pas au poème de Stace, en ajoutant une pièce nouvelle dans un dossier déjà bien fourni [1]. Seule la seconde moitié de l'ouvrage fera l'objet de cette étude pour des raisons qu'il reste à préciser. Mais il nous paraît utile d'insister au préalable sur un point important : si l'achèvement et l'édition de la *Thébaïde* laissent supposer que le poète ne souhaitait pas y apporter de retouches ou de modifications ultérieures, cela n'exclut pas l'hypothèse qu'il ait pu en cours de travail former d'autres projets qu'il aurait finalement éliminés ou tenté de concilier entre eux. Cette réflexion vaut d'ailleurs pour toute entreprise artistique ou littéraire d'une certaine ampleur, surtout lorsqu'il s'agit d'une épopée savante où le traitement des épisodes fournis par la tradition laisse une assez grande liberté d'arrangements.

Ceci posé, revenons au texte ; le sujet de la *Thébaïde (fraternas acies)* réserve aux 7 livres de guerre l'essentiel de l'action dramatique. On peut donc raisonnablement penser que Stace a particulièrement soigné la composition et la mise en œuvre de cette partie du poème. Une difficulté apparaissait tout de suite : en l'absence d'un héros principal et en raison de la pluralité des chefs mis en conflit dans les légendes thébaines, se posait le problème délicat de la répartition des aristies à travers les livres. Eschyle présenta un modèle : une disposition devenue célèbre de 7 chefs argiens occupant tour à tour la scène avant de combattre, et l'on voit que la succession de leurs 7 exploits suivis de leur mort (Adraste excepté, puisqu'il survit à l'expédition) demeure la règle chez Stace tandis que, du côté thébain, un ordre de ce genre n'apparaît pas. Cette liste invariable, imposée par la tradition, de capitaines assaillants a déjà par elle-même valeur structurale, et de fait Stace l'a bien compris en composant les 7 livres terminaux de la *Thébaïde* d'après cette répartition arithmétique. De plus, chacun des livres s'achève sur la mort d'un seul chef argien participant à l'expédition et cet épisode terminal, du seul fait de sa position et de

1. La critique moderne et récente a tenté avec plus ou moins de bonheur de définir des relations plus précises entre les parties du récit stacien et des groupes de livres en s'inspirant beaucoup de recherches analogues faites plus anciennement sur l'*Enéide* et justifiées, dans le cas de Virgile, par les subtilités de l'art alexandrin très reconnaissables déjà dans les *Bucoliques*. Je sais gré à S. Franchet d'Espèrey d'avoir consacré une section de sa Thèse *(Conflit, violence et non-violence dans la* Thébaïde *de Stace*, Les Belles Lettres, p. 8 à 112) à l'exposé de ces recherches dont je résume seulement les principales directions : épisodicité (ou mise en valeur de l'épisode pour sa valeur propre et l'effet recherché), ce qui implique une esthétique de la discontinuité permanente du récit ; ou encore schémas bipartites ou quadripartites (composition articulée en 4 triades qui ne correspondent pas toujours à la division par livres et font intervenir des chevauchements) ; ou bien encore une série de parallélismes et d'effets d'échos entre tel ou tel livre dans chaque moitié du poème.

S. Franchet d'Espérey (p. 113 à 116) me semble avoir porté sur toutes ces recherches un regard très attentif et des jugements de bon sens qui mettent en lumière les difficultés à trouver un consensus acceptable entre des propositions aussi diverses qu'âprement défendues ou contestées. Pour ma part je me rallie volontiers à son point de vue, qui consiste à reconnaître d'une part le bipartisme structurel de la *Thébaïde* dont le livre 7 constitue un nouveau départ et le tournant décisif de l'action et, d'autre part, la division par triades 1-3 et 4-6 (le livre 4 marquant le début réel de la triade néméenne), ce qui correspond d'ailleurs à peu près au schéma ternaire A A'B qui me paraît être celui de l'*Enéide*. C'est aussi de très bonne méthode que d'affirmer « qu'il faut avant tout observer ce que Stace a voulu rendre évident ».

sa singularité, prend un relief dominant dans la monotonie sanglante des combats. Chacun, disons-nous, sauf en partie le neuvième où sont présentés les malheureux exploits d'Hippomédon d'abord et ceux de Parthénopée ensuite. Ce cumul, ce resserrement du tissu narratif peuvent surprendre vu que, l'épopée comportant 12 livres, il eût été possible de réserver au livre 10 la mort de l'Arcadien après celle d'Hippomédon en 9 et de placer en 11 celle de Capanée puis de clore la liste dans le dernier livre par le duel mortel des deux frères, ce qui eût constitué le sommet de la crise et son dénouement fatal conforme à la volonté de Jupiter et à la mission maléfique des deux furies Tisiphone et Mégère [2].

Sans parler du livre 6 entièrement consacré aux conséquences de la mort d'Archémore survenue en 5 à Némée et aux jeux funèbres organisés en son honneur, chacune de ces aristies argiennes forme un récit autonome qui a son caractère, son déroulement, son cadre topographique propres ; ce sont morceaux de bravoure à grands effets, placés au meilleur endroit, parfaitement détachables aussi, conformément aux usages des lectures publiques : le devin Amphiaraüs disparaît sous terre dans une crevasse mystérieusement entrouverte ; Tydée avant de mourir courageusement sur le champ de bataille dévore le crâne de son ennemi ; Hippomédon après avoir tué le jeune Crénée est englouti par les flots de l'Isménos ; l'imprudent Parthénopée trouve la mort sous l'instigation de Mars dans des combats de cavalerie ; l'impie Capanée sera foudroyé par Jupiter sur les murs de Thèbes ; Etéocle et Polynice périssent dans la plaine thébaine l'un de la main de l'autre. Chacun de ces épisodes est longuement décrit et aucun n'apparaît traité avec moindre soin que tel autre, mais en réservant au brutal Hippomédon une position médiane dans le livre 9, on pourrait penser que Stace a fait la part belle à Parthénopée qui vient après et dont la figure plutôt sympathique invite à la compassion ; toutefois l'argument vaut aussi pour l'enfant Crénée qui trouve une mort injuste, imméritée. D'autre part, le livre X oppose lui aussi deux héros qui vont mourir, Ménécée et Capanée, mais le premier n'est pas argien ; le prendre en compte romprait l'ordre de succession suivi jusqu'ici ; faut-il penser à deux groupes, l'un en 9, l'autre en 10, de figures opposées symbolisant le bien et le mal ? Ce serait sans doute vrai pour 10, mais douteux pour 9 où les

2. S'il est vrai que le livre 11 ne présente pas une fin « abrupte » sur le duel et la mort d'Etéocle et de Polynice, ce n'est pas pour autant que Stace ait pris pour modèle le chant 24 de l'*Iliade* où nous voyons Priam réclamer et racheter à Achille le corps d'Hector qui sera inhumé à Troie. En réalité l'épilogue stacien consacré aux conditions de l'exil d'Œdipe met un point final à l'histoire malheureuse de cette famille criminelle que Jupiter avait résolu de châtier. Le livre 11 revêt donc un caractère conclusif indiscutable, car il n'a plus rien d'autre à faire attendre ; le sujet est épuisé. La question des funérailles en revanche se complique du fait que Polynice étant privé de sépulture, les honneurs funèbres ne seraient rendus qu'au seul Etéocle, lequel d'ailleurs ne les mérite pas ; le décret de Créon laisse donc attendre de nouveaux développements pour réparer cette injustice sacrilège, d'où la matière du livre 12. Voilà qui nous éloigne beaucoup d'Homère et rend peu probable que Stace l'ait pris ici pour modèle (voir aussi sur cette question et l'épilogue qui suit le duel conçu comme un apaisement après la tragédie, l'ouvrage récent de Manfred Hoffmann, *Statius*, Thebais *12, 312-463, Einleitung, Übersetzung, Kommentar*, Göttingen, Wiss. Publik., Coll. Philologie, 1999, p. 9-14, et E. Kabsch, *Funktion und Stellung des zwölften Buches des* Thebais *des P. Statius*, Diss. Kiel, 1968, p. 118 (cité par M. Hoffmann)). Ajoutons qu'en regard d'Achille ému par la douleur d'un père et acceptant le rachat d'Hector, Créon n'inspire par son décret que haine et mépris, et ainsi la *Thébaïde* se serait achevée comme elle avait commencé, dans un même climat d'inhumanité sans espoir ou promesse de changements. Il en va tout autrement dans l'*Iliade*.

contrastes ne sont pas de cette nature, et puis ni en 7 ni en 8 n'apparaissent des couples argiens de ce type [3].

Si donc Stace avait respecté scrupuleusement le principe d'une répartition d'un mort par livre pour ce qui est des six chefs argiens (Adraste ne s'inscrit pas dans la liste) à partir de 7 quand s'ouvrent les combats, d'une part le livre 12 tel que nous le lisons n'existerait pas et, d'autre part, le livre 9 consacré au seul Hippomédon se limiterait à 569 vers et le livre 10 où il ne serait plus question que de Parthénopée à 337 (de 570 à 907), alors qu'aucun des autres ne présente moins de 720 vers (le livre 1). C'est évidemment insuffisant ; il manquerait donc au livre 9 quelque chose comme 200 vers et au livre 10 au moins 400 vers pour acquérir une dimension acceptable. À supposer que Stace, dans un premier temps, ait songé à une organisation de ce genre — ce qui n'est que pure hypothèse —, il fallait procéder à des développements supplémentaires pour gonfler la matière du récit dans les deux livres déficitaires ; la grande inégalité de longueur entre les 12 livres que nous lisons et l'ampleur de certains épisodes, comme par exemple celui des jeux à Némée ou du récit d'Hypsipyle en 5, nous laisse à penser que ce n'était pas impossible : les deux premières sections du livre 9 (1-143 et 144-315) pouvaient bien gagner une centaine de vers chacune en amplifiant d'une part les commentaires thébains et le désarroi des chefs argiens après la mort infamante de Tydée et d'autre part l'entreprise de Tisiphone pour éloigner Hippomédon sur d'autres lieux des combats.

Pour ce qui est du livre suivant que j'appellerai 10 x, il eût été beaucoup plus difficile, c'est évident, de combler un vide de 400 vers ; Stace ne pouvait guère amplifier toute la partie concernant Parthénopée, d'où la nécessité d'imaginer un autre ou d'autres épisodes différents. Mais ce n'est pas notre propos de réécrire la *Thébaïde*.

Résumons donc l'organisation du poème « virtuel » à la lumière des observations précédentes :

Livre 7 : inchangé ; exploits et mort d'Amphiaraüs
Livre 8 : inchangé ; exploits et mort de Tydée
Livre 9 : exploits et mort d'Hippomédon
Livre 10 : nouveau ; exploits et mort de Parthénopée
Livre 11 (ex L.10) : inchangé ; exploits et mort de Capanée
Livre 12 (ex L.11) : inchangé ; duel et mort des fils d'Œdipe.

Une *Thébaïde* ainsi conçue eût gagné beaucoup en cohérence et renforcé son unité, son équilibre, en faisant l'économie de cet appendice si décrié que constitue l'actuel livre 12, dans lequel une autre action s'engage

3. Dans l'*Énéide* les 3 livres de guerre 10, 11 et 12 s'achèvent déjà sur un récit d'exploits malheureux dans le camp des Latins qui vont connaître la défaite : mort de Lausus et de Mézence (l.10) ; mort de Camille (l.11) ; mort de Turnus (l.12). En réalité le couple étrusque père-fils ne fait qu'un, puisque Lausus meurt pour sauver Mézence dans un combat à rebondissement (ou en 2 temps si l'on veut), et il n'est pas comparable au doublet Hippomédon-Parthénopée chez Stace, car ces deux guerriers du camp argien sont étrangers l'un à l'autre par le sang et combattent chacun pour soi. Mais Virgile a pu fournir à Stace un modèle de répartition des scènes de guerre réservant à la fin d'un livre le récit d'une grande aristie d'un héros important qui va périr pour la défense d'une cause perdue.

par l'intervention de Thésée contre Créon et avec l'apparition d'un nouveau ressort dramatique sur la question des sépultures. Mais il est clair qu'une fois Argos vaincue et une fois éliminé de la scène politique et militaire le couple Etéocle/Polynice, dont les péripéties du conflit forment toute la trame de 11 livres du poème, tout était dit et le lecteur n'attendait pas nécessairement de savoir la suite, si les morts seraient ou non honorés selon les rites, quel serait le nouveau maître de Thèbes une fois accompli le châtiment , décidé par Jupiter, d'une famille criminelle. Virgile n'avait-il pas clos l'*Enéide* sur la mort de Turnus, l'ultime obstacle à la mission d'Enée au Latium, sans rien dire de sa sépulture ni des événements à venir dans ce pays où Troyens et Latins devaient se partager le pouvoir ?

Ce n'est pas à dire bien sûr que le livre 12 que nous lisons soit comme cousu artificiellement ou maladroitement à ce qui le précède ; par exemple des rappels, des effets d'échos avec d'autres épisodes ont été notés par la critique moderne, à juste titre ; à l'exception de Thésée, les personnages qu'on y rencontre nous sont déjà connus, Junon aide les femmes argiennes dans leur mission généreuse comme elle l'avait déjà fait au livre 10 pour les hommes. Mais notre propos n'est pas d'évaluer les défauts et les mérites de ce livre ; il s'agit d'essayer d'apercevoir les raisons qui ont amené Stace à le concevoir ainsi, à lui réserver cette situation conclusive qui éclaire évidemment et précise la portée idéologique de la *Thébaïde*, mais qui l'oblige ainsi à resserrer sans raison valable la matière du livre 10 et à faire périr les deux frères ennemis bien avant d'avoir mis au poème un point final.

Peut-être alors faut-il sortir un peu du cadre strictement objectif de la composition littéraire et des règles du genre en portant davantage notre attention sur les personnages mis en scène et en action. Le livre 12 est un livre de femmes [4], celui des argiennes qui vont lutter victorieusement pour la sépulture de leur époux et susciter par là l'arrivée d'un nouveau héros sur la scène, d'un héros qui, sans leur démarche, ne se serait guère soucié des affaires thébaines qu'il semble d'ailleurs ignorer. Ce livre est surtout celui d'Argie qui, comme on l'a remarqué, tient ici un rôle de toute première importance, au point de masquer celui d'Antigone qui, une fois arrachée, *in extremis*, aux griffes de Créon, se fait oublier et n'assistera donc pas au spectacle des bûchers argiens [5] !

4. Par ailleurs, les commentateurs sont en général assez discrets sur l'importance éthique et dramatique des personnages féminins (déesses comprises) dans l'ensemble de la *Thébaïde*. Quelques études récentes leur sont pourtant consacrées comme celle de Laura Micozzi : *Pathos e figure materne nella Thebaide di Stazio*, dans *Maia*, 50(1) 1998, p. 95-121, ou de Jessica Dietrich : *Thebaid's feminine ending*, dans *Ramus*, 28, 1999. Cf. aussi mon article dans *L'Univers épique, Rencontres avec l'Antiquité classique II*, Institut Félix Gaffiot, Vol. 9, Université de Besançon, Les Belles Lettres, 1992, p. 229-242, à propos du *melior iam sexus*.

5. Stace devait connaître une version de la légende — attestée par le sarcophage Pamphili à Rome — qui mettait en scène les deux femmes auprès du cadavre de Polynice ; chez Hygin, *Fab.* 72, Argie ne joue qu'un rôle secondaire par rapport à Antigone et son destin est lié à celui d'Hémon, le fils de Créon. En dehors de Stace aucun témoignage n'apparaît d'une participation active d'Argie à la sépulture de Polynice. S'il n'y a pas d'invention de sa part, le choix qu'il a fait à l'avantage d'Argie mérite d'être pris par lui-même en considération.

Argie est présentée avec sa sœur Evadné aux livres 1 et 2 sous les traits d'une jeune fille pudique et docile aux volontés d'un bon père ; elle devient une femme de devoir, encore meilleure épouse que mère, semble-t-il, une fois mariée à Polynice et prête à tous les sacrifices que lui impose la folle ambition de son mari. Aussi demande-t-elle à Adraste, son père (et tout en sachant bien ce qu'il va lui en coûter), d'engager la guerre au plus vite pour rétablir Polynice sur le trône de Thèbes conformément au traité d'alternance. Ainsi dès la fin du livre 3 son caractère, sa nature, son destin en font essentiellement et presque exclusivement la femme de Polynice. C'est une figure emblématique et très idéalisée de la fidélité conjugale, de la *pietas uxoris*, mais, à la différence d'Antigone chez Sophocle, ce n'est pas une héroïne tragique du fait que la sépulture rituelle de Polynice n'est pas obtenue au prix de sa propre vie ; son action, au début du livre 12, ne prend jamais non plus l'aspect grandiose d'une quête de l'absolu ; ce n'est pas un principe transcendant de justice qui la guide dans son équipée thébaine, mais le besoin de retrouver les restes matériels d'un homme aimé pour un ultime adieu, un ultime acte d'amour dont elle n'a pas à se justifier.

Argie est courageuse, fière et touchante ; son destin personnel, qui n'est toutefois pas au centre de l'action, peut servir d'exemple édifiant dans des circonstances particulièrement difficiles et dangereuses de la vie d'un couple. Comment ne pas songer à Stace et à Claudia, dès lors que nous disposons, par chance, de renseignements précieux et de première main sur plusieurs circonstances ou événements qui ont marqué durablement leur existence commune ? Nous connaissons si mal, sauf rares exceptions, la vie privée, intime, des auteurs anciens ! Comment s'étonner dès lors que nous ne prêtions pas une attention suffisante dans leurs œuvres, et surtout chez les poètes, en dehors des lyriques, à la part du sentiment personnel, de l'expérience vécue, de souffrances ou de joies qui pourraient s'exprimer indirectement par la voix ou le comportement d'autrui, c'est-à-dire par transfert du vécu sur l'imaginaire, comme c'est justement le cas dans le genre épique ?

Claudia nous est connue par la *Silve* 5 du livre 3 et Stace nous fournit des indications précieuses sur lui-même, sur sa vie et sa carrière dans la *Silve* 3 du livre 5, l'*epicedion in patrem suum* ; mais il a aussi composé certaines pièces de commande qui peuvent bien, sous la rhétorique obligée par la loi du genre, révéler aussi quelque chose de la conception idéalisée qu'il se faisait de l'amour dans le mariage [6]. Le père et la femme de Stace ont tenu une place d'autant plus importante dans la vie du poète qu'ils ont participé, chacun pour sa part, à l'élaboration de la *Thébaïde*, le père par ses conseils techniques, l'épouse par l'ambition d'une réussite littéraire flatteuse et l'espoir d'une vie matérielle plus assurée et plus lucrative. Parmi les propos affectueux qu'il lui tient dans les vers 22 à 36, Stace relève

6. L'épithalame à Stella et Violentilla (*Silv.* 1,2) et l'épicède à Priscilla, l'épouse d'Abascantus (*Silv.* 5,1) notamment m'apparaissent par le ton et les détails dans certains passages comme très révélateurs du naturel de l'homme qu'était Stace et, pour la seconde pièce, malgré la prise en compte des fonctions importantes d'Abascantus au palais impérial, je ne crois pas qu'il faille la limiter à des propos d'usage dictés seulement par l'intérêt.

en des termes forts la présence de Claudia à ses côtés dans le succès et dans l'échec : elle couvrit de baisers précipités, nous dit-il, la couronne d'or, don sacré de César, gagnée par son époux aux Jeux Albains et partagea plus tard l'amère déconvenue du poète à ceux du Capitole en accusant Jupiter de cruauté et d'ingratitude *(...saeuum ingratumque dolebas / mecum uicta Iouem.)* Mais nous apprenons surtout qu'elle relisait à haute voix, d'une oreille attentive *(aure uigili)*, pendant la nuit, les vers de la *Thébaïde*. Et Stace précise : « tu fus la seule à suivre mon long travail et ma *Thébaïde* a grandi avec tes années. » *(longi tu sola laboris / conscia, cumque tuis creuit mea Thebais annis.)*

Donc, pendant 12 ans, probablement entre 80 et 92, Claudia n'a cessé de suivre pas à pas la composition du poème, et nous pouvons facilement conjecturer, dans ces conditions, qu'elle a tenu parfois à donner son avis [7]. Le père du poète, qui a dû mourir peu de temps après l'éruption du Vésuve en 79 [8], a peut-être assisté au début de l'entreprise mais son rôle fut avant tout celui d'un maître qui enseigna au préalable les lois du genre à un fils docile qui se trouva quelque peu désemparé une fois seul. La métaphore du navire privé de son pilote nous indique clairement que le poète redoutait la mise en chantier de sa *Thébaïde*, et sans doute a-t-il hésité notamment sur le plan à suivre ; on peut penser qu'il procéda par sauts d'un épisode à un autre en composant d'abord des parties brillantes formant des unités détachables (les aristies et divers théâtres d'opérations guerrières, *facta heroum bellique modos positusque locorum*) susceptibles d'être lues en public. Il me paraît très douteux en tout cas que son père, féru comme il l'était d'Homère (et de Virgile nécessairement), eût approuvé sans réserve, pour les raisons que nous avons rappelées, le plan du livre 12 tel que nous le lisons. En revanche il n'est nullement invraisemblable que Claudia ait suggéré à son mari de montrer dans des pages flatteuses pour elle - même et pour son sexe, après la mort d'Etéocle et de Polynice, l'arrivée des femmes argiennes sur les lieux de la bataille où leurs époux avaient péri afin de leur donner dans la mort un ultime gage de leur amour, à moins que ce soit Stace lui-même qui ait pris cette initiative pour séduire l'imagination et l'amour-propre de Claudia par un exemple d'héroïsme dont il aurait pu la croire capable.

7. Le cas de Claudia n'est pas exceptionnel à cette époque. On voit dans Juvénal des portraits de « femmes savantes » férues de grammaire et de littérature (*S.* 6,434-455) et faisant la leçon à des amies qui parlent un latin incorrect. Ce sont là bien sûr des caricatures et des contre-exemples où la verve acerbe du satiriste se donne libre cours. Mais ces personnages ont existé même s'ils nous paraissent ridicules. Il y eut certainement aussi bien des Romaines dignes d'estime et d'éloges comme la Claudia de Stace. On sait d'autre part tout l'intérêt que Vespasien portait à l'éducation littéraire, quels furent le prestige de Quintilien et de l'enseignement de la rhétorique avec la création de chaires spécialisées. Claudia a vécu, avant même de connaître Stace, dans un milieu urbain cultivé où ces innovations n'étaient certainement pas ignorées, où la musique tenait aussi sa place. À bien considérer d'autre part les propos du poète et les détails qu'il nous donne sur la participation de son épouse à la composition de la *Thébaïde (aure uigili)* au cours de leurs nuits studieuses, ne retrouve-t-on pas certains traits de l'enseignement du *grammaticus* pour ce qui est de l'explication des auteurs ? H.I. Marrou, dans son *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Éditions du Seuil, 1948, p. 81-82, insiste sur l'importance de la lecture à haute voix et précise : « il s'agit essentiellement d'expliquer le rythme du vers, les mots rares et difficiles, *glossemata*, les tournures poétiques. »

8. Cf. *Silu.* 5,3 : *Iamque et flere pio Vesuuina incendia cantu mens erat* (après un poème sur la guerre civile de 69).

Lorsque lui-même, gravement malade, « entendait déjà les flots du Léthé », n'a-t-elle pas été bouleversée à ses côtés ? Ne s'agit-il pas maintenant de lui rappeler, par l'exemple de Pénélope, ses engagements de fidélité à toute épreuve et donc de quitter Rome pour le suivre en Campanie, de consentir à une vie nouvelle en d'autres lieux comme devait le faire Argie si Polynice avait régné sur Thèbes ?

Mais s'il est possible d'expliquer ainsi par transfert d'un couple sur un autre ce rebond de l'action au livre 12, il va de soi qu'une nouvelle guerre devenait inévitable pour éliminer Créon, toujours intraitable sur la question des sépultures dues à l'ennemi. D'où l'intervention d'un nouveau *propugnator* qui ne pouvait venir que de l'étranger, après la défaite d'Argos et la fuite lamentable d'Adraste avec les restes de sa malheureuse armée.

Cette étrangeté dans la composition dont Stace a peut-être pris conscience a pu lui paraître compensée avantageusement par ces pages consacrées au début du livre, sous l'inspiration de son amour pour Claudia, à la glorification d'Argie et des Argiennes. Un épisode émouvant de la *Pharsale* [9] a peut-être aussi incité Stace à donner un tel relief à l'action que conduit l'épouse de Polynice à la fin de la guerre thébaine. Je pense à Cornélie, une femme qui est aussi l'épouse d'un chef vaincu dont elle retrouve peu de temps après sa mort le cadavre honteusement mutilé sur une plage libyenne et privé des honneurs funèbres. Les deux situations sont très comparables : d'abord Polynice et Pompée sont engagés, chacun de son côté, dans une guerre civile, dont l'une est évidemment fictive mais est présentée dans le cadre d'un conflit politique dont l'histoire nous fournit, hélas ! de nombreux exemples, et la réflexion de Lucain sur les causes de la guerre bien réelle entre César et Pompée s'applique parfaitement au sujet de la *Thébaïde* : le pouvoir autocratique ne peut se partager : *diuiditur ferro regnum… non cepit fortuna duos*. Ensuite, après l'assassinat de Pompée, nous voyons qu'une première sépulture est accordée à Pompée par le fidèle Cordus qui dérobe le feu à un bûcher voisin, de même que dans la *Thébaïde* Antigone et Argie se voient contraintes à placer le corps de Polynice sur un foyer de fortune placé tout à côté (sans savoir bien sûr qu'elles vont ainsi ranimer la guerre des deux frères) ; un peu plus tard, Cornélie à son tour s'efforce de rassembler divers objets et vêtements qu'elle jettera dans les flammes ; les deux couples Cordus/Cornélie et Antigone/Argie accomplissent donc *mutatis mutandis* un devoir identique dans des mêmes circonstances tragiques, quoique les considérations philosophiques sur le rite de la sépulture ne soient pas reprises par Stace, qui n'a gardé de son possible modèle que le schéma strictement affectif et la fidélité indéfectible vouée par les deux veuves à leur mari respectif. Souvenons-nous d'autre part que c'est à Polla, l'épouse de Lucain parée de toutes les vertus, que Stace dédie le *genethliacon* de la *Silve* 2,7 ; sur ce point l'*Enéide* ne lui offrait rien de tel, sauf l'attachement de Didon au souvenir de Sychée, mais ce détail n'intéresse que la reine.

9. *Phars*. 8, 712-783.

Stace a-t-il conçu le livre 12 de sa *Thébaïde*, tel que nous le lisons tout imprégné de la *fides uxoria*, sur les conseils ou suggestions de Claudia, ou au contraire a-t-il voulu rendre personnellement hommage à sa femme en l'assimilant d'une certaine manière à Argie en tant que figure emblématique d'une fidélité à toute épreuve, il est impossible de l'affirmer. Il est en revanche hautement probable qu'il y eut connivence et collaboration étroite entre les époux, et que leur intention de faire la part belle à l'épouse de Polynice dans ce livre conclusif a eu pour effet immédiat d'affaiblir l'unité d'action du poème, qui aurait dû s'achever sur le duel des frères et la ruine de la maison d'Œdipe.

On peut relever d'ailleurs certains signes d'hésitation ou de hâte qui prouvent peut-être que Stace eut conscience de ce risque. La fin du livre était *a priori* promise à l'expression de sentiments religieux après la chute de Créon lors de la crémation collective des chefs argiens ; elle se contentera d'une dizaine de vers et la note sentimentale, attendrissante, à l'adresse de Parthénopée, sur laquelle le poète va devoir nous quitter, a pour effet de voiler sinon d'effacer les deux figures essentielles qui ont été le moteur de l'action pendant les 11 livres précédents ; la fin du livre 12 est celle d'une tragédie de femmes, mères et épouses, et non celle du conflit masculin politico-militaire initialement présenté. Ainsi la *Thébaïde* est achevée mais n'a pas de fin véritable, Stace laissant entendre d'ailleurs qu'il pourrait poursuivre sur un autre sujet si Apollon lui en donnait les moyens [10]. Et sur ces propos décourageants il notifie clairement sa hâte d'en finir. Ce qui apparaît clairement en revanche est le diptyque d'encadrement 1-12 constitué par les deux « odyssées », celle de Polynice dans son exil vers Argos et celle d'Argie en sens inverse vers Thèbes, et qui révèle une intention précise de faire d'Argie l'héroïne d'une nouvelle épopée, cette fois moralement positive. C'est de cette manière, croyons-nous, que Stace a pensé pouvoir réaliser l'unité dramatique mais en réalité thématique et double de la *Thébaïde*, puisqu'au *fraternas acies* se superpose l'histoire d'une épopée conjugale.

À la lumière de ce qui vient d'être dit, le personnage de Thésée peut être apprécié d'une façon nouvelle par rapport à ce qu'il représente comme homme politique dans la *Thébaïde*. On ne dira jamais assez combien ici il se démarque de sa légendaire désinvolture auprès des femmes et de la froide réflexion qui le conduit, chez Euripide, à s'engager contre Créon. À peine Evadné a-t-elle achevé son discours qu'il prend fait et cause instantanément et sans contrepartie en faveur des Argiennes au sortir d'une campagne épuisante contre les Amazones [11]. Générosité, spontanéité, courage

10. Cf. 808-809 : *Vix nouus iste furor ueniensque implesset Apollo / et mea iam longo meruit ratis aequore portum*.

Stace se demande au début du poème par où commencer et, à la fin, s'il pourrait continuer. En d'autres termes, « il y a quelque chose avant et quelque chose après qu'il faut bien se résoudre à biffer tant est vaste la matière du cycle thébain » De ce point de vue Stace doit plus à Ovide qu'à Virgile ou à Homère, le *carmen perpetuum* supposant un enchaînement de récits indépendants mais arbitrairement reliés les uns aux autres.

11. *Théb.* 12, 587-600. On sait que, dans *les Suppliantes*, Thésée reproche *à* Adraste d'avoir engagé la guerre sans le consentement des dieux et qu'il accepte finalement d'intervenir sur les conseils d'Aethra après l'échec d'une tentative de conciliation avec Thèbes.

guerrier sont d'abord les qualités dominantes de son caractère — et en cela nous reconnaissons dans l'ennemi de Créon l'impitoyable justicier qu'il était réellement —, mais il faut regarder surtout en lui un trait inattendu, celui de l'homme privé. Qu'est devenu l'amant de la malheureuse Ariane, le ravisseur d'Hélène, de Péribée, l'aventurier de l'amour ? Le voici marié, époux d'une étrangère qu'il entoure de ses soins délicats dans l'attente d'un heureux événement !

La nouveauté de ce portrait surprendra moins le lecteur si cette idéalisation de Thésée devenu le modèle du bon époux autant que du bon héros projette sur l'imaginaire poétique l'image imparfaite et tourmentée du couple uni quoique tourmenté de Stace et de Claudia, d'un couple qui s'apparente en même temps à celui de Polynice et d'Argie. Et l'on pourrait avancer que Thésée, c'est Polynice en mieux, c'est celui qui joint aux vertus politiques la fidélité domestique, le héros qui n'aurait jamais combattu et tué son propre frère pour la possession d'un trône souillé par l'impiété. La chute de Thèbes à la fin du livre 12 est à cet égard pleine d'enseignements : Polynice n'a pas hésité à porter les armes contre sa propre patrie ; Thésée épargne Thèbes qui lui est étrangère.

Nous voyons donc que Stace s'est cru en droit de faire entorse à l'unité d'action de la *Thébaïde* pour faire la part belle au *melior iam sexus* dans un second volet dramatique très librement rattaché au premier. Il a certes suivi Euripide dans cette voie en puisant fidèlement dans la tradition tragique du cycle thébain, mais la nouveauté du portrait de Thésée s'ajoutant aux observations précédentes prouve bien une intention particulière et originale qu'il a, croyons-nous, tirée de sa propre expérience et de sa collaboration étroite avec Claudia.